

répondre ; je voulois écrire à sa sœur , mais je ne sçais quel engourdissement m'a fait craindre d'être un peu trop pésant ce soir , pour entretenir une personne aussi délicate que Ladi Mari ; charge toi de mes excuses jusques au premier courier.

Parlons d'une affaire où je m'intéresse vivement : tu n'as donc pu engager Sir Robert à placer son troisième frere dans le régiment des gardes ? sa négligence , ses délais . . . parlons sans détour , sa mauvaise volonté me surprend ; c'est une impardonnable dureté ; quoi ne pas sacrifier une légère somme à l'avancement d'un jeune homme dont les heureuses dispositions méritent d'être cultivées ! refuser de faire le bonheur de son parent , de son ami , de son frere !

Parbleu , Charles , toi qui veux corriger tous les abus ; que j'ai vû méditer si sérieusement sur le plus fou des systèmes , toi qui souhaites si passionnement de voir regner l'égalité parmi les hommes ; comment n'essaye-tu pas de l'établir dans les familles ? entre les freres au moins ! Si le droit du plus fort , malheureusement très-naturel , impossible à détruire , si ce droit te semble *injuste , cruel , odieux* , combien celui d'un aîné , fondé seulement sur les conventions de l'orgueil , est il

plus révoltant , plus contraire à la raison & à l'humanité.

Ma foi, si jamais je suis pere , le premier-né de mes enfans aura la bonté de se croire le frere de ses cadets , & non pas leur maître ; ce ne sera point en les privant d'un juste partage dans ma fortune , qu'il étalera ce vain faste dont Sir Robert importune la ville , pendant que son frere James , officier réformé , demi-chasseur , demi-fermier , languit loin d'un monde où il mérite de briller. Il est mon parent , je l'estime , mon amitié ne lui sera point inutile. Cesse de presser ton avare voisin , j'ai traité , j'ai conclu le marché , obtenu l'agrément , je t'envoie un ordre pour prendre de l'argent chez Burnet ; dès que le brevet sera signé , fais partir un exprès pour le porter à James , avec un billet de deux cents livres sterling ; mais cache-lui la main qui l'oblige ; épargnons à un gentilhomme ce moment de trouble , d'embarras , d'humiliation qu'excite un bienfait reçu , dans un cœur honnête & sensible. Je te connois trop pour t'en dire davantage , eh ! n'est-ce pas de toi que j'appris à servir noblement un ami. Je mets sous ton enveloppe une réponse à la dernière lettre de James ; elle éloignera ses idées , prends soin qu'elle ne lui

parviens qu'après la réception de son brevet.

Mes trois maîtresses répandent un extrême agrément sur ma vie, je pars demain pour la campagne avec elles. Sur mon honneur, Charles, les femmes sont des créatures d'une espèce supérieure à la nôtre. Que de douceur dans leur amitié, de délicatesse dans leur esprit, de véritable générosité dans leur cœur ! je te conterai peut-être un jour l'histoire de ces trois amies ; toutes les Françaises ne sont pas légères, tu peux m'en croire. En général nous ne cherchons pas assez à connoître ce sexe aimable ; nous le regardons, nous ne l'examinons pas ; la grossièreté de nos idées, nos desirs, un sentiment intéressé, ne nous laissent appercevoir en lui que les moindres avantages. Si jamais je me mêle d'écrire Mais le projet d'un ouvrage m'effraye. Bon soir, j'ai mal à la tête, je m'endors, & toi aussi, n'est-ce pas ? adieu, mon ami, je t'embrasse, & te recommande l'affaire de James.

*Lettre de Milord Charlemont à M. James
Clington.*

Voire confiance me touche, Monsieur, elle m'engage à redoubler mes instances

auprès de Sir Robert Clington, mais je n'ose vous flater du succès de vos vœux : il a tant de goûts, tant de fantaisies, il se donne tant à lui-même, que ses immenses revenus suffisent à peine pour remplir ses propres desirs. Vos chagrins sont naturels; vous blâmer de les sentir ce seroit être injuste, je vous exhorte seulement à vous en occuper moins; ne contractez pas l'habitude de vous attrister, une humeur sombre obscurcit les plus aimables qualités; tâchez de vous distraire, même de vous amuser; *il faut rire avant d'être heureux*, dit un sage, *de peur de mourir sans avoir ri.*

Votre position actuelle ne fixe pas vos regards sur une perspective bien agréable, je l'avoue. *La campagne vous déplaît, l'inaction vous ennuye & la solitude vous livre à d'amères réflexions.* Cet état est affreux, dites-vous? hélas! peut-être un jour regretterez-vous, dans le tourbillon du monde, ces instans paisibles que vous nommez *perdus.*

Le bonheur ne me paroît pas attaché à une situation, mais à l'idée qu'on se forme de la sienne & de celle des autres. Les besoins réels de l'humanité sont si peu étendus, qu'il seroit facile d'être content si on se regardoit seul. Mais sans
celle

celle blessés par des objets de comparaison; nos yeux se ferment sur nos propres avantages; notre cœur s'ouvre au desir; le faste, l'éclat nous en imposent, & celui qui les étale à notre vue nous fait sentir la privation de mille biens, dont le possesseur ne tire souvent aucune satisfaction véritable.

Au fond, d'envie qu'excitent les riches & les grands, est l'effet d'un premier coup d'œil jetté sur eux; si on pénètre dans l'intérieur de leurs maisons, qu'y voit-on? de bas complaisans, de malins admirateurs; d'heureux valets, & d'infortunés maîtres. Ces hommes que vous croyez *les dieux de la terre*, acheteroient à grand prix vos desirs: tout leur est insipide; la langueur, l'ennui président à leurs fêtes; ils payent avec prodigalité l'espérance du moindre amusement; mais le plaisir vainement appelé, fuit sans cesse devant eux; tout ce qui les environne jouit de leur fortune, c'est à eux seuls qu'elle devient inutile; ils ressemblent à ces grands arbres dont l'ombrage épais donne au voyageur une retraite fraîche & délicieuse, pendant que leur faite élevé dans la nue est continuellement desséché par l'ardeur du soleil.

Quand Sir Robert consentiroit à vous

D

placer, vous seriez encore dans une condition médiocre, en vous comparant à vos aînés; le temps & votre bonne conduite pourroient seuls vous avancer. Perdez donc ces idées, capables de répandre le dégoût sur toute votre vie; n'enviez plus vos freres, méritez un titre & n'en desirez point. J'approuve votre amour pour la philosophie, mais craignez de vous tromper à ce nom. Ces fous à systèmes, dont le pinceau nous trace un monde qui n'est point, des vertus gigantesques, contraires à la nature, à la vérité; qui dans l'ordre des choses ne peuvent exister; qui, si elles étoient, ne seroient bonnes à rien, ces extravagans loin de vous instruire vous égateroient.

Etudier la nature & son propre cœur, chercher à diminuer les peines inséparables de l'humanité, étendre les ressources que la raison nous présente pour les adoucir; aimer les autres, s'aimer soi-même; avant de hazarder une démarche, s'assurer de pouvoir s'estimer après l'avoir faite; voilà, mon jeune & cher ami, les regles de la saine, de l'utile philosophie, au moins celles que j'ai cru devoir adopter pour moi-même.

Adieu, soyez patient, espétez, mais avec assez de modération pour ne pas

NOVEMBRE. 1768. 75

vous affliger , si vous êtes trompé dans votre attente. Continuez à m'écrire , & comptez sur ma plus tendre estime. Je vous ferai part des dispositions de Sir Robert , dès que j'aurai reçu sa réponse positive.

L'EXPLICATION de la première énigme du second volume du Mercure d'Octobre est le chiffre 6 ; celle de la seconde est *girouette* ; le mot de la troisième est *sonnerre*. L'explication du premier logogryphe est *poison*, dans lequel on trouve *oisson, pois, son* ; celle du second est *seigle*, dont l'anagramme est *église*. Celle du troisième est *printemps*, dans lequel on trouve *serin, temps, nitre, ré, mi, pinte, ris, rire, mine, pin, pire, rime, tirs, St Remi, mire, sein*.

É N I G M E.

PAR moi tout mortel est semblable,
Le plus infortuné comme le plus heureux :
Je suspends tous les maux, j'offre au plus misé-
rable
Un sort, un temps délicieux.

Lij

76 MERCURE DE FRANCE.

L'Univers m'est soumis ; maître de la nature ,
 De tout ce qui respire , aimant , réglant les jours ,
 J'en prolonge à mon gré , j'en adoucis le cours ;
 Souvent aussi pere de l'imposture ,
 Je trouble , irrite , je ravis ,
 J'afflige , tourmente , attendris ;
 Nul cependant contre moi ne murmure ,
 Utile à ceux que je tiens asservis ,
 Utile à toute créature ;
 On me désire , on me conjure ,
 On m'implore tel que je suis.

*Par M. de Bouffanelle , mestre de camp de
 cavalerie , capitaine au Commissaire-Général.*

A U T R E .

Sous diverses couleurs aux yeux je me présente ,
 Dans tous les cœurs je porte la gaité ,
 Ami de la sincérité ,
 L'ame par moi semble être transparente ,
 Et laisse voir la vérité.
 En tout pays on chérit ma naissance ,
 Les plus grands souverains sont charmés de m'a-
 voir.
 Bienfaisant pour qui sçait respecter mon pouvoir ;
 Je terrasse quiconque insulté à ma puissance.
 Princes , sujets , pour tous je suis égal.
 Dans l'Univers je ne crains qu'un rival :

Par sa foiblesse même il arrête ma rage ;
 On le trouve aisément ; lecteur fais-en usage ,
 Avec lui je suis bon & ne fais aucun mal.

Par M. de la Ville de Baugé.

A U T R E.

J suis simple , ingénu , complaisant , gracieux ,
 Malin , trompeur , bisare , plein d'audace ;
 Je flatte , je séduis , je gronde , je menace ,
 Quoiqu'inconstant , je suis délicieux.
 Tout ici bas me rend les armes ;
 Les petits , les grands & les rois ,
 Entraînés , séduits par mes charmes ,
 Se laissent subjugués , & cèdent à mes loix.
 Je me glisse par-tout , à la cour , au village ,
 Au couvent , à l'armée , à l'église , au barreau.
 Je duppe bien des gens , sans excepter le sage
 Que je fais quelquefois donner dans le panneau.
 Je me laisse toucher , & ne suis point palpable.
 Sans mouvement , je me porte en tous lieux ,
 Je suis fin , clairvoyant , & si n'ai-je point d'yeux ,
 A ce trait , cher Lecteur , suis-je méconnoissable ?
 Prends garde , cependant tu pourrois t'y tromper ,
 Plus on court après moi , moins on peut m'at-
 traper.

Par M. le Chevalier Desmarais du Chambon.

A U T R E.

J suis un corps de plaisante nature,
 Formé sans pieds, n'ayant tête ni bras,
 Petit & grand, plutôt maigre que gras,
 Muni par fois de pesante encolure.
 Je suis aveugle, & pourtant j'ai des yeux;
 Lecteur, mon être est assez curieux,
 Pour y rêver. Tu me vois à la ville,
 Aux champs aussi l'on me donne un asyle;
 Par fois en mouvement, & par fois en repos:
 Je suis utile & cause bien des maux.
 Quoiqu'innocent, souvent de l'artifice
 On m'a contraint de devenir complice.
 Sans être fier, j'entretiens la hauteur;
 J'ai possédé jadis plus d'un grand cœur.
 Je suis discret, aussi l'on me confie
 Certains trésors avec soin recherchés.
 Mais, las! souvent ma peine est démentie
 Plus je les serre & moins ils sont cachés.
 Par fois mon zèle a fait couler des larmes,
 Alors je suis maudit & détesté;
 Mais plus souvent je me vois exalté
 Comme l'ami, le protecteur des charmes.
 Toujours soumis aux caprices divers,
 Je sçais plier suivant la circonstance;

NOVEMBRE. 1768. 79

Et le par quoi j'éprouve l'existence
Me maintiendra long-temps dans l'Univers.

Par M. B. . . . A. D. C.

LOGOGRYPHE.

J'suis blanc,
Transparent,
Jaune même:
Je suis rond,
Presque long;
Chacun te salue,
Mais, te salue,
Pour connoître,
De mon être
La valeur,
Décompose
Tous mes pieds;
Si tu l'ose,
C'est assez.
J'en ai quatre
Pour t'ébattre:

Et sans vouloir te donner grand effort,
En quatre mots tu connoîtras mon sort,
Trouves-y donc une ville de France:
Un habitant des petites-maisons:
Ce qu'on ne peut toucher sans perdre patience:

D iv

30 MERCURE DE FRANCE.

Un cri, lorsque du mal on sent les éguillons,
Me tiens-tu? Non. Eh bien, reprends courage;
Mon but n'étant de te pousser à bout,
Ami, je reviens à moi tout;
Ce qu'au retour de son voyage,
A sa bonne, d'un air calin,
Caquet bon-bec lui mit en main.

Par Mlle Poulain de Nogent-sur-Seine.

A U T R E.

AGRÉABLE de forme & de couleur à plaire,
Je suis de plus, lecteur, d'un goût délicieux;
Tu vas chercher ma tête au centre de la terre,
Et le reste du corps, tu le mets dans les cieux;
Mes deux extrémités te donnent nourriture;
Mon sein trop répété te met en sépulture.

Par M. B....

A U T R E.

J*e* nais & vis dans l'écriture,
C'est mon devoir & ma nature.
Trois saints dans le calendrier,
Ne cherchez rien en Février.
Un détestable caractère

Romance

Mon jeune cœur pal... pi... te, je
 tremble mal gré moi, je tremble
 mal gré moi; Quel que chose l'a... gi...
 te, a...mour dis moi pour...quoi; a...mour
 dis moi pourquoi; Quand je vais dans la
 plai...ne, si j'y vois mon Ber-ger; u-ne
 frayeur sou...dai...ne, u-ne frayeur sou...dai...ne
 M'annon...ce le dan...ger, M'annon...ce
 le dan...ger.

La Musique est de M. c. Albanese
 de l'Imprimerie de Récogollis au Poin St Jacques

Qui déplaît au céleste pere.
 Un homme privé de raison,
 S'il contente sa passion,
 J'en aurois encor bien à dire,
 Mais je me tais & me retire.

Par D. D. L.

A U T R E.

EXAMINEZ bien ma figure,
 J'ai toujours la même nature;
 Lecteur, dans un autre sens pris,
 Je suis un terme de mépris.

Par le même.

R O M A N C E.

MON jeune cœur palpite,
 Je tremble malgré moi;
 Quelque chose l'agite,
 Amour, dis-moi, pourquoi
 Quand je vais à la plaine,
 Si j'y vois mon berger,
 Une frayeur soudaine
 M'annonce le danger.

Ma mere très-prudente
 Répète nuit & jour,

Dv

82 MERCURE DE FRANCE.

Qu'on n'est jamais contente
Quand on pense à l'amour.
Cependant lorsque Blaise
Me parle de ses feux ,
Je ne me sens pas d'aïse ,
Et lui-même est heureux.

Mais pourtant je me doute ,
Qu'il est certain bonheur
Dont j'ignore la route ;
Amour , guide mon cœur !
Comme le peint ma mere ,
L'amour est un tourment ;
Blaise dir le contraire ,
Quel est celui qui ment ?

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Lettre de Dulis à son ami, par M. Mercier nouvelle édition corrigée & augmentée avec cette épigraphe : *mors stupebit & natura*. A Amsterdam & se trouve à Paris chez Lejay, Libraire, Quai de Gèvres. in 8°. 48 pages.

CETTE héroïde est déjà connue ; elle reparoit aujourd'hui avec une nouvelle estampe qui fait honneur au burin de M.

de Longueil. L'auteur a corrigé plusieurs vers , & a joint à son héroïde le précis de l'étrange événement sur lequel elle est fondée. Un jeune homme d'une imagination ardente est conduit dans un couvent par la dureté de ses parens ; il éprouve, au milieu du cloître, des desirs que l'austérité , la solitude & l'esclavage rendent plus vifs & plus violens. Une jeune fille dont la beauté est célèbre, tombe dans une léthargie profonde ; on croit qu'elle n'est plus ; on appelle les ministres de la religion pour prier auprès d'elle ; ce funeste emploi est une obligation du nouvel état de Dulis , il accompagne un vieux religieux. Celui-ci s'endort ; le silence regne par-tout ; les flambeaux s'éteignent en partie. Dulis ose porter les yeux sur le corps qui n'est couvert que d'un voile léger ; il le lève d'une main tremblante , qui s'égare & va s'appuyer sur un cœur qu'il sent palpir. Emporté par un mouvement fougueux , il commet un crime dont le charme lui déguise l'horreur. En sortant de cette maison , il dit que la jeune personne avoit paru donner quelques signes de vie. On accourt ; on lui donne les secours qu'on avoit crus inutiles. Junie , c'étoit son nom , revient à la lumière ; bientôt sa santé se

dérange, elle ressent toutes les incommodités attachées à une grossesse; le médecin la découvre, en fait part au père qui passe de la surprise à la fureur, & veut connoître l'auteur de son infortune. Junie ne peut l'en instruire; elle est à la fois étonnée & désespérée de son état, elle atteste en vain son innocence; les circonstances déposent contre elle, elles servent de fondement à la voix publique qui l'accuse. Le malheureux Dulis étoit poursuivi par le remords; il avoit quitté l'état religieux; il apprend les suites de son crime. Junie en est la victime; sa réputation est noircie; il frémit à cette nouvelle affreuse; il songe à tout réparer; il n'y peut parvenir qu'en révélant ce mystère horrible; c'est mettre ses jours en danger; il ne délibère pas, il court se jeter au pieds du père de Junie qui l'écoute avec horreur, & ne respirant que la vengeance le fait traîner dans les cachots. On commence une procédure criminelle. Un avocat qui connoissoit le jeune homme osa entreprendre sa défense; il ne déguisa pas l'horreur du crime, il parla des moyens de le réparer; le pouvoit-il être par le supplice du coupable? Junie en restoit-elle moins deshonorée? » J'oserai emprunter ici sa voix, ajouta-t-il; elle

» vous dira : si je ne suivois que mon ref-
 » sentiment, je verrois avec joie percer
 » le cœur de ce traître ; mais si j'en crois
 » ma religion, je dois lui pardonner ;
 » l'enfant que j'ai porté dans mon sein
 » me redemande un pere ; il ne pourra
 » l'obtenir que sous vos auspices. Il faut
 » qu'il porte son nom, pour que la hon-
 » re qui s'éleve à son aurore, ne l'accom-
 » pagne pas jusqu'à son tombeau, & ce
 » n'est qu'en épousant l'auteur de sa nais-
 » sance que je puis le sauver de l'opprobre ;
 » ce n'est pas son repentir qui mérite que
 » j'oublie sa faute ; il faut que je me sa-
 » crifie pour mon fils, quoique je ne doi-
 » ve regarder son pere qu'avec la dernière
 » indignation, & tel est l'excès de ma
 » misere, que je sens mes entrailles se
 » révolter à la seule idée de son trépas.
 » Seriez-vous plus cruels que lui en ag-
 » gravant mon infortune ? Rejetterez-
 » vous avec horreur celui à qui je ne ba-
 » lance point de rendre les bras, pour
 » l'intérêt d'un fils. Si telles sont ses pa-
 » roles, continua l'avocat, qui de vous
 » osera être plus barbare que cette fem-
 » me offensée ? & si elle dit je pardonne,
 » qui de vous osera précipiter le bras de
 » la justice en pleurs ? Il est une voix forte
 » & secrette qui vous dit en ce moment,

» qu'il y a plus d'avantages dans le pardon
 » que dans la peine. Consultez donc cette
 » femme éplorée, & si elle ne repousse
 » pas de son sein le coupable, si la bon-
 » ne foi, ses remords, peut-être un autre
 » sentiment que je n'ose nommer, ne lui
 » sont pas odieux, si elle pardonne; des-
 » cendez de votre tribunal, ô juges! il
 » n'y a plus de crime dès qu'elle celle de
 » se plaindre que votre équité cede en ce
 » moment à la joie de l'homme, à qui il
 » est permis d'avoir un cœur, & d'abju-
 » rer un triste ministère ». Ce discours
 fit l'effet que l'avocat de Dulis espéroit,
 on fit approcher Junie; elle devoit pro-
 noncer sur le sort du coupable; ses yeux
 égarés étoient tombés sur lui; la pitié s'é-
 toit emparée d'elle; son cœur s'atten-
 drit; il lui dicta un arrêt favorable; le
 peuple y applaudit. Dulis s'avança vers
 elle d'une manière respectueuse & tou-
 chante; le pardon qu'il demandoit fut ac-
 cordé à ses remords; il lui fit perdre le
 droit de le mépriser; il épousa Junie,
 l'aima constamment, & lui fit oublier
 qu'il devoit sa main au crime. Telle est
 cette histoire singulière qu'on a défigurée
 dans les *mémoires de Madlle de Bontems*;
 l'auteur assure qu'il a puisé dans les véri-
 tables sources, & qu'il n'a rien donné à

L'art du Romancier. Nous citerons quelques vers de son héroïde; Dulis est supposé l'écrire dans la prison, où il languit dans l'attente du supplice; il peint ainsi son état, lorsqu'il venoit d'entrer dans le cloître.

Si tu connois l'excès des passions humaines,
Ces sémences de feu qui brûlent dans nos veines;
Si tu connois l'amour, captif en la fureur,
Ami, plains les tourmens, les troubles de mon
cœur;

Sous un habit sacré vois un penchant profane,
Que la nature avoue & que le ciel condamne.

Si la beauté s'offroit à mon ame éperdue,
Palpirant de desirs je detournois la vue:
Malheureux ! je craignois de rencontrer les yeux
Dont la douce langueur m'embrasoit de leurs feux,
Sans cesse dévoré d'une flamme inutile,
Contre moi-même en vain je cherchois un asyle,
Temps pénible ! Ah, combien j'ai répandu de
pleurs. . . .

La fleur de mes beaux jours séchoit dans les dou-
leurs;

Je mourois. . . Je te vis, adorable Junie !
Tu parus tout-à-coup à mon ame attendrie,
Le Dieu qui descendoit pour appaiser mes maux,
Le Dieu qui m'apportoit le calme & le repos,

88 MERCURE DE FRANCE.

Tous ces desirs errans devant toi s'éteignirent,
Mes feux rendus plus doux sur toi se réunirent,
Des desirs emportés je n'eus plus la fureur ;
Je n'avois que des sens , tu me donnas un cœur.

M. Mercier pour varier les tableaux que lui offre la situation de Dulis, suppose que l'on veut marier Junie. Cet amant fougueux éprouve tout ce que la jalousie a de plus affreux ; l'amour & toutes les passions qui'en découlent, ont dans le cloître un caractère différent de celui qu'ils ont dans le monde ; l'auteur a bien fait les nuances & les a fortement exprimées. Dulis se détermine à se tuer.

Je marchois en silence , & tournois la paupiere
Vers le ciel dont bientôt je quittois la lumière ;
Souriant du destin , de ses coups imprévus ,
Et méprisant un monde où je ne tenois plus.
Calme & même orgueilleux d'un prétendu cou-
rage

Je me croyois au port d'où l'on brave l'orage.
Quel nouveau coup de foudre... une lugubre
voix

M'épouvante , me frappe & m'écrase à la fois.
Je l'entends cette voix formidable & cruelle ,
— Junie est morte... Allez, vous veillerez près
d'elle.